

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,  
partie II / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 181-183

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# MEMOIRES D'UN CHIEN

(Recueillis par M. Manquat)

## II

Il faut que je vous présente le milieu dans lequel je vis et les gens qui l'occupent avec moi. Le milieu est une maison bourgeoise située à la limite d'une ville. Vous en concluez avec justesse que, donnant sur une rue (d'ailleurs assez déserte, ce qui justifie ma présence ici de chien aboyeur), elle jouit par derrière d'un petit jardin où mes patrons cultivent deux rosiers, cinq pieds de haricots, quelques salades, et élèvent trois poules maigres (pour les œufs), et quatre lapins anémiques par manque d'oxygène (pour les cérémonies familiales). En ce qui concerne les lapins, ils sont en général moissonnés à la fleur de l'âge, par la maladie que le public nomme le gros-ventre et M. Pépin-Mépié, mon vénéré maître, la fasciole hépatique.

Les habitants de ce cottage sont, dans l'ordre de présence, moi Black, Pouf le chat, Ernestine la cuisinière, M. Pépin-Mépié, Madame Pépin née Mépié, Mlle Léontine Pépin-Mépié, M. Edouard Pépin-Mépié, ces deux derniers, fille et fils des précédents. En fait, M. Edouard, marié, ne survient que le dimanche avec sa femme et ses mioches ; Mlle Léontine, encore célibataire et d'ailleurs assez jeune, étudiante en Droit dans une ville voisine, apparaît du samedi à midi au lundi matin à la première heure. De moi je ne dirai rien, par modestie, et parce que j'en parlerai abondamment dans ces mémoires. Pouf est pour moi plus qu'un compagnon, c'est comme qui dirait un frère. Il a mon âge. Nous avons été élevés ensemble. Quoique de tempéraments différents, nous nous entendons admirablement. A ce propos, une réflexion. D'après des conversations que j'ai recueillies dans le salon de ma patronne (Mme Pépin-Mépié reçoit le mercredi

de 3 à 6, le premier de chaque mois excepté, parce que ce jour-là est livré à la femme de ménage), j'ai l'impression que les Deux-Pattes se font des idées fausses sur les rapports sociaux des chiens et des chats. Ils sont en général convaincus que les chiens et les chats sont ennemis farouches l'un de l'autre, qu'un chien ne peut rencontrer un chat sans essayer de lui casser la colonne vertébrale, et un chat un chien sans, pour le moins, lui cracher au nez. C'est faux. Un chien ne se précipite sur un chat que s'il y est excité par un imbécile d'homme brutal. Et si un chat se tient sur la réserve quand il se trouve en face d'un chien qu'il ne connaît pas — attitude de prudence que d'ailleurs il adopte vis-à-vis de tout être vivant inconnu —, il n'attaque jamais un chien qui ne lui cherche pas noise... Et ceci est l'opinion de mon savant maître que j'entendis un jour raconter l'histoire d'un gros « Saint-Bernard » auquel une chatte apportait ses petits pour qu'il les gardât quand elle se sentait l'envie d'aller faire un petit tour. Pouf et moi avons discuté sur ce sujet. « Vois-tu, mon vieux Black, me disait Pouf, malgré leur intelligence, les Deux-Pattes ne nous comprennent ni l'un ni l'autre. Ils ont décidé une fois pour toutes que le chien est fidèle et le chat hypocrite. L'un personifie la franchise, l'autre, la duplicité. Il est naturel qu'ils en concluent que nous nous haïssons mutuellement. Vous autres, chiens, — ceci dit sans vouloir t'offenser — vous êtes des expansifs, prêts à lécher tous les gens que vous rencontrez qui font mine de vous donner une caresse ; nous, chats, nous sommes très réservés, distants et même énigmatiques et nous n'accordons notre confiance qu'à bon escient. — Oui, observai-je, vous êtes distants, même un peu trop à mon avis. C'est pour cela que les Deux-Pattes ne vous comprennent pas. — Il y a, Black, répondit Pouf avec un léger sourire ironique, il y a des avantages à être incompris. — Des avantages ?... Lesquels ? — As-tu remarqué, continua Pouf, que la mère Pépin-Mépié te flanque des rossées avec une regrettable facilité ? — Je te crois, dis-je, que je l'ai remarqué. Que trop ! — Eh bien ! moi, elle ne m'a jamais touché, même dans des circonstances où elle eût été excusée de le faire, par exemple la fois où je lui ai barboté sous le nez un bifteck qui lui était destiné. Pourquoi ?

Parce que la mère Pépin-Mépié a peur de moi. Quand elle t'abreuve de coups de canne, elle sait bien que tu gueuleras, mais elle sait aussi que tu t'en tiendras là. Mais elle ignore quelles seraient mes réactions à moi si elle m'infligeait un pareil traitement. Mes griffes au service de ma souplesse l'impressionnent, la chère créature. Aussi se contente-t-elle à mon égard de gestes de menaces et d'un flot de ces injures dont elle est si abondamment pourvue. Tiens, remarqua Pouf, la voici justement qui rapplique, la mère Pépin-Mépié. Ne te frappe pas, ne bouge pas, et regarde. » Mme Pépin-Mépié entraît effectivement dans la cuisine où Pouf et moi nous devisions. Elle se dirigeait vers le fourneau. Je vis alors Pouf se dresser lentement en la regardant dans les yeux, allonger ses quatre pattes comme si elles étaient en caoutchouc, arrondir le dos et hérissier ses poils sur sa colonne vertébrale, la queue tendue, et faire entendre une sorte de sifflement. Interdite, la patronne s'arrête, regarde Pouf avec des yeux exorbités dans sa face devenue subitement pâle, puis tout d'un coup se précipite affolée hors de la cuisine, les bras levés au ciel, en criant : « Ernestine !!... Ernestine !!... Venez vite !... vite !... Je crois que Pouf est enragé !... » — « Voilà ! » conclut tranquillement Pouf en s'allongeant devant le fourneau. Ernestine accourue, suivie par la patronne, ne trouvèrent plus, à la grande surprise de cette dernière, qu'un chat paisible occupé à faire sa sieste.

« Je n'ai pourtant pas rêvé ! murmurait cette dernière.

— Oh ! dit Ernestine, polie, Madame n'a peut-être jamais remarqué que les chats, quand ils changent de position, des fois ils s'étirent. »

(A

suivre)

BLACK